

Matthieu Arnold

Albert
Schweitzer

La compassion et la raison

Figures Protestantes

Editions
Olivétan

Chapitre 1

Biographie

Une enfance dans un foyer pastoral d'Alsace

Albert Schweitzer est né le 14 janvier 1875 à Kaysersberg, petite ville d'Alsace, dans le foyer de Louis Schweitzer, pasteur, et d'Adèle Schillinger, elle-même fille de pasteur. Parmi ses ascendants, on compte maints pasteurs, mais ce sont les enseignants qui dominent : ainsi, huit des enfants de son arrière-grand-père paternel Jean Chrétien Schweitzer furent instituteurs ou institutrices. Ils ont transmis à Schweitzer, avec le goût du travail et le désir d'apprendre et de comprendre, l'esprit critique qui allait le caractériser sa vie durant.

À la suite de la défaite de Sedan, l'Alsace avait été annexée à l'Allemagne par le Traité de Francfort (1871). Pasteur, Louis Schweitzer n'avait pas jugé bon d'émigrer en « vieille France », au contraire de ses deux frères – Auguste, qui connut une brillante réussite dans le commerce, et

Charles, agrégé d'allemand et grand-père du futur philosophe Jean-Paul Sartre. C'est donc dans le « Reichsland Elsass-Lothringen », territoire d'Empire qui, administré par un gouverneur, ne jouissait pas des mêmes droits que les autres États allemands, que se déroula non seulement l'enfance et la jeunesse de Schweitzer, mais encore toute sa vie d'adulte jusqu'à son départ pour le Congo français (l'actuel Gabon) au printemps 1913. La double culture, française et allemande, constitua un trait de la famille de Louis et Adèle Schweitzer : au sein de leur foyer, on parlait le dialecte alsacien ; le culte comme le catéchisme avaient lieu en allemand, langue dans laquelle Albert reçut aussi son instruction scolaire ; par contre, les échanges épistolaires se faisaient en français, comme en témoignent les (trop) rares lettres de jeunesse de Schweitzer et de ses parents qui nous ont été conservées. La riche bibliothèque de Louis Schweitzer, pasteur érudit, atteste aussi cette double culture.

Quelques mois après la naissance d'Albert, la famille s'installa à Gunsbach, petit village situé dans la verdoyante vallée de Munster. Louis Schweitzer allait accomplir toute sa carrière de pasteur dans le même poste, ce qui était assez courant à son époque. À Gunsbach, Schweitzer passa une enfance heureuse, entouré de ses trois sœurs – Adèle, Louise et Marguerite – et de son frère Paul : des photos nous le montrent, adolescent, jouant avec ses proches au croquet dans le jardin du presbytère ; la famille était soudée, et la fratrie unie. Il n'est pas surprenant qu'avec cinq enfants et un traitement de pasteur, les Schweitzer aient vécu de manière assez modeste. Dans ses récits autobiographiques, Schweitzer voit là une des causes de la santé médiocre de son père et de la tristesse de sa mère ; toutefois, la mort en

1882 de sa sœur Emma, à l'âge de trois ans, a sans doute affecté tout autant l'humeur de sa mère et contribué à la maladie de Louis Schweitzer, affection qui selon certaines sources était plus psychique qu'organique.

Sur le plan financier, la situation des Schweitzer s'améliora grâce à l'héritage d'une tante, et les portraits d'Albert vers l'âge de dix-huit ans nous le montrent vêtu comme un dandy; pourtant, à le lire, il aurait passé ses oraux de baccalauréat avec un pantalon que lui avait prêté un oncle de petite taille, et cette tenue ridicule n'aurait pas manqué d'indisposer ses examinateurs. Sans doute le souvenir de ces années de gêne a-t-il aussi contribué à ce que, même au sommet de sa gloire, tant en Afrique qu'en Europe, Schweitzer se soit toujours montré économe, peu soucieux de son apparence ou du confort avec lequel il voyageait.

Le village de Gunsbach allait rester lié étroitement à la vie de Schweitzer, même après qu'il eut quitté l'Europe. C'est à Gunsbach que, à l'âge de vingt-trois ans, il prononça l'un de ses premiers sermons; c'est à Gunsbach que, avant de s'embarquer pour Lambaréné en 1913, il prit soin d'obtenir la concession perpétuelle du « Kanzrain », le rocher sur lequel il avait pris l'habitude de méditer ses écrits et ses projets; c'est là encore qu'en 1929, avec l'argent du prix Goethe, que lui avait décerné la ville de Francfort pour son œuvre littéraire, il se fit bâtir une demeure qui resta toute sa vie son point d'attache en Europe et qui, aujourd'hui, abrite son musée et ses archives. Si, en 1884, il lui fallut quitter l'école du village pour le collège de Munster, ce n'est qu'un an plus tard que se produisit pour lui le premier véritable bouleversement: hébergé par « oncle Louis – demi-frère de son grand-père paternel – et tante Sophie », un vieux

couple sans enfant, il se rendit au Lycée de Mulhouse, la ville la plus industrielle de l'Alsace, pour y poursuivre ses études. Pour le jeune garçon, être éloigné à la fois de son foyer et de la nature qu'il adorait fut douloureux, et ses résultats scolaires s'en ressentirent avant que l'exemple de bons maîtres ne parvînt à l'encourager à redresser la barre. À Mulhouse, il put perfectionner son jeu d'orgue auprès d'Eugène Munch : il tenait l'orgue de l'église de Gunsbach depuis l'âge de neuf ans, mais la direction exigeante autant qu'amicale de Munch lui permit de devenir un véritable musicien.

Un double cursus (théologie et philosophie) à l'Université de Strasbourg

Au moment d'entrer à l'Université, après avoir passé son baccalauréat dans lequel il avait brillé en histoire, Schweitzer ne semble guère s'être posé de question : comme son père, il ferait des études de théologie. La religion l'intéressait depuis son enfance et, dès ses jeunes années, il s'attachait à faire cohabiter harmonieusement foi et raison. Aussi les enseignements dispensés la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg ne troublèrent-ils nullement sa foi : « On entend et on lit que ceux qui étudient la théologie doivent passer par de rudes combats en raison des doutes qui s'élèvent en eux lorsqu'ils éprouvent et sondent avec précision la doctrine chrétienne et l'histoire, et qu'ils se demandent : "Que puis-je bien prêcher de sûr et de certain ?" Je ne puis en parler d'expérience, car pas une seconde je n'ai connu cet état d'esprit³. » L'Université de Strasbourg, dont

3 Albert Schweitzer, *Predigten 1898-1948*, éditées par Richard Brüllmann et Erich Gräßer, Munich, Beck, 2001, p. 545.

la mission était de germaniser les élites alsaciennes, attirait alors des savants de très haut niveau. Parmi les maîtres de Schweitzer à la Faculté de Théologie, Heinrich Julius Holtzmann (1832-1910), le plus réputé des exégètes du Nouveau Testament, était celui qu'il appréciait le plus ; ce fut aussi Holtzmann qui allait lui mettre le pied à l'étrier, en éveillant son intérêt pour sa discipline puis en lui procurant une bourse de doctorat.

D'emblée, Schweitzer poursuivit à l'Université un double cursus : théologie et philosophie – sans compter des cours pris en musicologie. Sa robuste santé (il avait besoin de très peu de sommeil) et le système universitaire en vigueur (l'Université ne « tenait pas constamment l'étudiant en haleine par des examens⁴ ») lui facilitèrent la tâche. Parmi les trente-six statues qui ornaient le prestigieux Palais universitaire inauguré en 1884, on trouvait les représentations non seulement de Luther, de Melancthon et de Calvin, mais encore de Kant. C'est à la pensée religieuse de ce dernier que, en 1899, au terme de séjours d'études de quelques mois à Paris puis à Berlin, Schweitzer consacra une thèse que le grand Ernst Troeltsch allait qualifier de « dernier mot dans le domaine de la philosophie de la religion kantienne ». L'année suivante, il soutint une thèse en théologie sur la Cène chez Jésus et chez les premiers chrétiens. Dès 1901, il acheva son cursus en théologie par une thèse d'habilitation portant sur *Le secret de la messianité et de la passion de Jésus*, qui prolongeait son travail de doctorat ; il avait fini par se décider pour l'enseignement en théologie parce que les philosophes voyaient d'un mauvais œil le fait que leurs professeurs prêchent.

⁴ Albert Schweitzer, *Ma vie et ma pensée* [1931], Gunsbach, Éditions AISL, 2006, p. 31.

Or Schweitzer, qui avait obtenu en mai 1898 la « *licencia concionandi* (autorisation de prêcher) », appréciait particulièrement la prédication ; elle constituait même pour lui un besoin vital. En même temps qu'il achevait ses thèses, il avait passé, après plusieurs stages auprès du pasteur de Saint-Nicolas (Strasbourg), les examens pratiques lui ouvrant l'accès au pastorat. Ordonné pasteur de l'Église luthérienne en Alsace et en Lorraine en septembre 1900, il fut nommé deux mois plus tard vicaire à la paroisse allemande de Saint-Nicolas (cette paroisse avait la particularité de comporter aussi une communauté française, avec un culte par dimanche dans la langue de Calvin). Durant une douzaine d'années, Schweitzer allait célébrer très régulièrement des cultes dans cette paroisse de tendance libérale – donc en accord avec ses propres convictions théologiques. Durant les longs sermons du dimanche matin, mais aussi durant les cultes plus brefs du dimanche après-midi – avec un auditoire composé pour une bonne part de femmes et d'étudiants –, il s'efforça sans relâche de concilier la foi et la raison, dispensant à ses paroissiens un message qui, les réconfortant et les interpellant, contribua à forger chez eux une foi adulte : après la Première Guerre mondiale, des soldats revenus du front lui témoignèrent leur gratitude pour leur avoir permis, grâce à cette nourriture spirituelle, de tenir bon et de ne pas sombrer dans l'incroyance. Quoique simple vicaire, Schweitzer se révèle un prédicateur apprécié et courageux : lui qui a été marqué par les sermons prononcés par son père lors de la fête des missions n'hésite pas à dénoncer les exactions du colonialisme en Afrique ; au risque de critiquer la politique du *Kaiser*, il ne craint pas non plus de mettre ses ouailles en garde contre la montée du nationalisme en Europe, annonciatrice des conflits les plus sanglants.